

**” De la musique avant toute chose ” : L’écoute de la  
musique en psychiatrie.**

Jean Vion-Dury, Gaëlle Mougin

► **To cite this version:**

Jean Vion-Dury, Gaëlle Mougin. ” De la musique avant toute chose ” : L’écoute de la musique en psychiatrie.. 2018. hal-01814208

**HAL Id: hal-01814208**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01814208>**

Submitted on 13 Jun 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# « De la musique avant toute chose »<sup>1</sup> : L'écoute de la musique en psychiatrie.

Jean Vion-Dury, Aix Marseille Univ, CNRS, PRISM, 31 chemin Joseph Aiguier  
CS 70071 13402 Marseille cedex 09.

Gaëlle Mougin. UMR CNRS/ENS, 8547 - Pays germaniques-Archives Husserl -Transferts culturels, 45 rue d'Ulm - 75005-Paris

## Remarque préliminaire.

*Il nous paraissait que la thématique de ce colloque « De l'humanité de l'humain dans l'art », dans la liberté qu'il offrait par son ouverture pluridisciplinaire et les sujets éminemment incarnés qu'il traitait, pouvait nous autoriser à proposer un texte qui n'ait pas la structure habituelle des articles « scientifiques »<sup>2</sup>. C'est pourquoi, sans changer le fond de la conférence que nous avons donnée, nous vous proposons ci-dessous une forme qui se rapproche du récit ou de la nouvelle d'inspiration phénoménologique.*

-----

Marseille. Alors que l'hôpital psychiatrique n'est plus l'asile et que, le plus souvent, la démente des hurlements désespérés ne trouble plus le silence « neuroleptisé » des unités de soins et des salles d'attente, d'autres bruits, plus ténus, fantomatiques presque, hantent les couloirs où depuis des années traînent la mélancolie, le délire, l'angoisse usée de vies blessées, solitaires souvent, rabougries, ternes et grises parfois : cliquetis des trousseaux de clés, sonneries incongrues de téléphones portables, éclats de conversations disparates et embrumées...neutralisées. Il y a là, quelque chose d'inhumain, qui, insidieusement, s'est glissé. Une inhumanité chronique et perverse, cachée sous l'apparence soignante de l'institution, comme une ambiance étrange de promesses non tenues, de vies défigurées, de pensées laborieuses et désarticulées. A la porte du grand hall, les fumeurs, interdits de séjour dans l'enceinte même du bâtiment se réunissent là, viennent mendier un euro ou une cigarette

---

<sup>1</sup> P. Verlaine, *Art poétique*

<sup>2</sup> On trouvera les textes plus théoriques en lien avec ce texte dans les références ci-dessous.

- VION-DURY Jean, « La thérapeutique au cœur de la relation. Pour une phénoménologie du soin », *Revue de Gériatrie* 37, n° 4 (2012), p. 273-78.
- VION-DURY Jean, « L'expérience musicale, l'entente de l'être: variations en troisième, seconde et première personne. », in DEPRAZ N. dir, *Première , deuxième, troisième personne.*, Bucarest:, Zeta Books, 2014, p. 195-233.
- BALZANI Céline, NAUDIN Jean, et VION-DURY Jean, « Phénoménologie expérientielle de l'écoute musicale en psychiatrie », *Annales Médico-Psychologiques, Revue Psychiatrique* 172, n° 7, p. 524-29, <https://doi.org/10.1016/j.amp.2013.11.001>.

Ces documents sont disponibles sur le site <http://sites.google.com/site/jeanviondury>

et pour les moins heureux d'entre eux, pêchent un mégot acceptable dans le fond de la poubelle la plus proche, et fourrent quelques autres dans leurs habits crasseux et dépareillés.

Dans le hall, de bon matin, les patients, levés tôt, déjà livrés aux affres d'un jour monotone, se saoulent d'un ennui résigné et réfractaire à toute résolution, malgré la fumée des premières clopes et autres dérivatifs combustibles et consommables. Quelques soignants, plus ou moins enthousiastes, tentent de combler le vide intense et dense de cette vie inhospitalière qui pour certains est devenue la norme, le mode d'être. Dans ce hall, blanc, immense et vide, comme un pont de navire laissé à l'abandon, tout le monde, indifféremment passe, plus ou moins affairé ou tracassé et quelques âmes errent à la recherche d'une occupation d'heures toujours déjà trop longues, perdues entre les murs. Il y a sur la droite le grand comptoir désert d'une cafétéria sans serveur ni serveuse mais heureusement pourvue de distributeurs automatiques, des grandes baies vitrées donnant sur le jardin, une salle de musique avec un piano le plus souvent muet, un atelier d'art plastique, un bureau au sein duquel, un même homme, sérieux et assis, qui ne parle jamais et dont on ignore tout, semble attendre indéfiniment quelque chose qui ne vient pas... Et dans le blanc radical de ce couloir vide où émergent des structures aux couleurs criardes et agressives, du noir intense au rouge sang, quelques silhouettes fantomatiques tentent d'arracher au distributeur rétif un café industriel qui épuise en un borborygme mécanique leur pécule du jour. C'est ici principalement, que se déroulent les activités de l'hôpital de jour et de l'ergo-socio-thérapie, proposées aux patients hospitalisés ou (paradoxalement soulignons-le), bénéficiant d'une prise en charge ambulatoire (c'est-à-dire hors les murs).

Dans ce beau vaisseau spatial, que d'ennui, que de médiocrité ! Les patients sont aussi des voyous, les voyous sont aussi des patients... on ne sait plus. Entre la prison, la délinquance quotidienne et l'illusion de soins psychiatriques, la société paye très cher, au nom d'une médecine pour tous, le non enfermement des pervers les plus aboutis, des trafiquants de tous types de drogues qui continuent sans difficultés leurs trafics nocturnes sous l'œil qu'on pourrait croire complice des agents de sécurité.

Que d'idéologies de psychiatres frustrés de ne pas pouvoir soigner vraiment, de revoir sans fin ces patients jamais vraiment stables, d'être eux-mêmes à la limite de la folie...ou parfois au-delà, et qui, pour tenter eux aussi de se raccrocher à une planche de ce navire en perdition, inventent des grands mots, des grandes idées qui les rassurent et les occupent un temps : réhabilitation, remédiation, rétablissement, unité de crise, psychiatrie des rues, psychiatrie institutionnelle, travailleurs pairs etc. Pour ne pas avoir à se confronter aux traumatismes des autres (viols répétés, incestes, maltraitance, carences affectives etc.) sous-jacents à beaucoup de pathologies psychiatriques, ils se précipitent dans la chimie ou les neurosciences. Pour ne pas avoir à regarder en face la violence constitutionnelle de l'humain, ils se jettent dans le social, se congratulent d'un humanisme libertaire qui ne résout rien. Avez vous déjà vu des vieux psychiatres ? Ils ont adopté le maniérisme de ceux qui portent tous les problèmes du monde et qui n'ont jamais trouvé une seule solution. D'une manière ou d'une autre, ils sont, au choix, bancales, figés, absents, furieux. La folie des autres leur colle comme une seconde peau, dont ils ne peuvent plus se défaire.

C'est à se demander quel complexe de raisons, quelle mouche bloquée au fond d'un bocal, nous a piqués et quelle poussée profonde de l'intuition a fait qu'un jour, nous avons eu l'idée, incongrue, initialement dénigrée, de mettre en place un simple moment d'écoute partagée de la musique, toutes les semaines. Aucune hypothèse, aucun projet thérapeutique, aucune théorie grandiose sur la psychothérapie, aucune idéologie faste (est-ce que cela existe

d'ailleurs ?) ou néfaste. Pas de blouse, pas de dossier médical. Rien d'autre que le désir (voire la nécessité, dans cette ambiance) de partager quelque chose, ce moment d'écoute. Simplement en arrière plan, la pensée phénoménologique du retour aux choses mêmes, du laisser venir ce qui vient, une pensée de l'événement, voire de l'avènement, et une réflexion déjà ancienne sur la phénoménologie du soin.

Entre l'écoute de quelques morceaux choisis par les patients, la proposition par le médecin (qui jamais ne parle de psychiatrie, mais toujours de musique), de pièces tirées de l'ensemble des répertoires musicaux (du haut Moyen-Age, à Debussy, en passant par la musique chinoise ou le Baroque), la présentation des styles, des contextes historiques, des instruments, l'analyse sommaire des morceaux écoutés, l'injonction de ne jamais parler de sa maladie et d'être là simplement pour une heure, avec l'effort de rester à l'écoute des œuvres et des autres, petit à petit une communauté naquit, non pas une communauté de patients, mais une communauté de découvertes, de naissance d'une passion, du plaisir partagé. A un patient très en souffrance, enfermé dans son monde de délire constant, l'écoute d'une sarabande pour violoncelle de Bach fit dire : « vous m'avez donné cinq minutes de bonheur ». D'autres affirmaient que l'atelier faisait plus d'effet que les médicaments et que cela durait au moins deux jours. Au bout d'un an, plus de vingt personnes se pressaient le mardi matin pour écouter ce qui ravivait en eux une sorte de vie profonde, d'intersubjectivité, de partage des consciences. Ils étaient là, parfois une heure avant à attendre l'ouverture de la salle, assis sagement dans la salle d'attente et, sitôt l'arrivée du médecin, ils se précipitaient, chacun prenant une place que l'habitude lui avait désignée. Pour nombre d'entre eux, qui sortaient de milieux pauvres avec peu d'accès à la culture, entendre parler de musique, écouter l'histoire des musiciens et de ceux qui les entouraient, saisir la différence entre le piano de Brahms et le piano-forte de Haydn, comprendre la différence entre une valse et une sarabande et les fredonner, ou en mimer le rythme, sentir l'odeur du son d'un piano ancien, se laisser glisser vers son enfance dans une Noël provençal, vibrer au son d'une guitare électrique ou d'une batterie démoniaque, tout cela constituait des expériences nouvelles, une incursion dans un monde peut être un jour rêvé, le monde du savoir, de la subtilité, de l'élégance et de l'authenticité, du respect de soi et de l'autre.

Comment ne pas penser que la musique, dans cet inhumain de l'enfermement, à la fois de la maladie mentale et de la routine institutionnelle devenant mortifère faute de moyens matériels et humains, faute aussi de générosité des soignants préoccupés par leurs carrières ou leurs fameuses RTT, apportait de l'humanité, de cette humanité non objectivable, secrète, délicate, qui se tapit au sein de la musique, car celle-ci est sédiment d'humanités vécues singulières de tous les compositeurs et de leur traditions ? Comment ne pas voir, devant ces visages qui s'éclairaient, qu'ils avaient un instant oublié leur calvaire, qu'ils avaient ouvert, pour une heure, une fenêtre sur un monde différent, mais tellement plus humain, contrastant avec l'inhumanité des cachets blancs, des injections, de l'ostracisme et de la pitié. Le monde de la culture qui à son contact élève même le plus inculte et le plus pauvre, un monde de trésors enfouis sous le dérisoire des routines sociales, un monde en quelque sorte retenu en chaque note, en chaque mesure, en chaque mélodie. Non pas un monde, mais une irisation de mondes anciens ou modernes se retrouvant en quelque sorte condensés dans ces moments intimes du groupe de non-souffrance partagée.

Ils partageaient ce moment que l'on peut qualifier de sacré, à la fois dans l'écoute même de ces pièces musicales, mais aussi dans le partage d'affects d'où la maladie était exclue, comme chassée par la baguette magique de ce flux de sons, par cette épopée de l'énergie qu'est toute musique, par cette temporalité externe qui bat la mesure de leur temporalité propre au sein de

leur conscience la moins réflexive, la plus profonde, la plus blessée. Le calme de l'écoute, associé parfois à la battue des rythmes témoignait de l'accordage des consciences au texte musical comme aux complices de l'écoute. L'habitude prise, ils dégustaient de longues écoutes de pièces difficiles, tant cet ek-stase les sortaient de leur mélancolie, de leur délire, de leurs hallucinations, mais également de leur statut social. Chez certains, le temps vécu changeait, ils pouvaient éprouver du bien-être à l'écoute de l'inhabituel. Pour d'autres chaque moment était une renaissance, une décharge de tout ce qu'ils sentaient d'abimé en eux mêmes.

Ce qui naquit progressivement dans cette répétition calme et solide de ces moments d'accueil de la musique, ce fut une ambiance, l'ambiance sonore des voix du groupe, l'ambiance motrice des mouvements rythmiques, parfois l'ambiance du fond d'air (de ce silence incomplet) qui s'érigeait entre les flux de sons mais qui dit où l'on est, l'ambiance d'un nid musical où chacun pouvait venir se reposer, apporter une brindille, tisser le lien intersubjectif, sortir de l'informe de la pensée altérée, vivre l'Entre, l'Aïda japonaise, cet espace virtuel qui n'appartient à personne et passe librement entre tous, musiciens et auditeurs...

Yverdon. On nous avait demandé de parler justement de ce qui était advenu à Marseille, et de dire à l'équipe soignante d'un autre centre de psychiatrie, par delà les Alpes, comment on faisait pour construire ces moments d'écoute, avec quelles bases et quels principes. Un après-midi, quelques soignants et six patients, parmi les plus graves de l'hôpital, les plus mutiques, les plus mélancoliques. Une heure de musique, et l'incroyable à nouveau se reproduisit. Ils redressèrent leurs corps, s'animèrent, se mirent à sortir de leur solipsiste préoccupation à l'écoute d'un prélude de luth et d'une sonate de Mozart. Emus, nous vîmes sourire un mélancolique, s'apaiser des mouvements choréiques et tenter de se tenir droit un schizophrène affecté d'un indéracinable maniérisme moteur qui le pliait. Au contact de la musique, certains semblaient reprendre contact avec eux mêmes, retrouver quelque chose que l'on pourrait presque appeler une humanité perdue.

Alors, chers lecteurs, si vous devenez mélancoliques, si la démence vous étreint, si la maladie ne vous laisse pas de répit, si vous avez l'impression que votre humanité vous délaisse, osez demander de la musique, criez votre désir d'écouter et d'entendre ce que des générations de musiciens ont à vous dire : « laisse-toi aller à ce qui est le plus propre en toi, le plus profond, le plus essentiel, le plus vrai ».

A chaque note de musique, l'humanité de l'humain apparaît, se dévoile à nouveau, resurgit au sein même de l'inhumanité, s'impose, quoi qu'on fasse, et redonne espoir.